

Il alla sur la pointe des pieds la placer avec précaution entre la porte entr'ouverte et le seuil, puis brusquement ferma la porte.

Crac ! la noix se cassa. Mais quel ne fut pas le désappointement du petit Ib quand, au lieu de l'amande, il ne trouva qu'un peu de poussière noirâtre assez semblable à du tabac à priser. Un ver avait mangé le fruit.

— J'aurais dû m'en douter, se dit Ib : comment ai-je pu être assez sot de croire que dans cette noix si petite il y avait place pour les plus belles choses du monde ! Christine y sera trompée autant que moi. Adieu ses belles robes et son carrosse d'or ! J'aurais dû me souvenir tout de suite du conseil que papa me donne si souvent quand il me dit : " Ib, souviens-toi que dans la vie l'homme ne doit demander son bonheur qu'à son travail et non au hasard ! "

IV

L'hiver arriva, puis le nouvel an. Plusieurs années s'écoulèrent alors à la suite. Ib et Christine grandissaient tous deux comme le chêne qu'ils avaient un jour ensemble planté devant la porte du sabotier en mettant un gland en terre, et qui était maintenant beaucoup plus haut qu'eux.

Ib fut envoyé à l'école chez le pasteur du village voisin.

Un jour, le passeur vint apprendre à Jeppe Jaens qu'il allait faire entrer sa fille en condition. C'était une occasion qui s'offrait, ou plutôt une bonne fortune. Les propriétaires de l'hôtellerie de Herning, des gens riches et généreux, avaient besoin de quelqu'un pour venir en aide à leur cuisinière. Christine ferait aussi bien, sinon mieux que personne, leur affaire ; il n'y avait qu'un seul ennui : l'hôtellerie était loin, à plusieurs lieues de distance de la forêt. Le père ne pouvait aller voir sa fille que bien rarement ; mais ne devait-il pas tout sacrifier au bonheur de son enfant ? D'ailleurs les gens de Herning avaient promis, si Christine répondait à leurs bontés par son obéissance et son zèle au travail, de la faire instruire et plus tard de l'adopter.

Ib et Christine versèrent bien des larmes quand on leur annonça qu'ils n'allaient plus se revoir pendant quelque temps, peut-être pendant quelques années, peut-être jamais. Ce fut une grande désolation pour les deux enfants. Ils étaient si accoutumés à vivre ensemble qu'ils s'étaient crus inséparables. On les appelait les *petits fiancés* ; et comme c'étaient leurs parents, le passeur et le sabotier, qui leur avaient donné ces noms, rien ne faisait prévoir ce grand changement dans leur existence.

Au moment du départ, Christine fit voir à Ib les deux noix de la bohémienne qu'elle avait conservées avec soin sans les

casser ; et elle ajouta qu'elle avait gardé dans sa malle les petits sabots qu'il avait taillés pour elle, il y avait déjà bien des années.

Puis, après bien des larmes et bien des baisers, on se quitta.

Ib resta plusieurs mois chez le pasteur ; mais il souffrait d'être éloigné de ses parents ; il ne pouvait s'habituer à vivre loin de sa mère. Aussi fut-il décidé qu'il reviendrait le plus tôt possible à la maison paternelle. Il lisait d'ailleurs couramment et écrivait si lisiblement que tout le monde en était stupéfait. Il en savait certes assez pour faire des sabots et des cuillers de bois comme son père.

Un triste événement vint précipiter son retour dans sa famille : Jeppe Jaens mourut subitement ; et comme la veuve du sabotier n'avait pas d'autre enfant que son fils Ib, elle s'empressa de le rappeler. Ib ne mit pas beaucoup de temps à se perfectionner dans le métier de son père. Comme lui, il fit, l'hiver, des sabots, et, l'été, il cultiva son petit champ. Sa mère était heureuse de l'avoir avec elle. Il était si bon, si dévoué, si prévenant !

Rarement, de loin en loin, un facteur ou un marchand d'anguilles qui passait par le village apportait des nouvelles de Christine. Tout ce qu'on savait d'elle, c'était qu'elle se trouvait bien chez les hôteliers d'Herning. Elle écrivait de temps à autre une longue lettre à son père, car elle aussi savait lire et écrire maintenant, et jamais elle ne manquait de friser des compliments à Ib et à sa mère. Un jour, elle annonça un grand événement : on lui avait donné une demi-douzaine de chemises neuves et une belle robe que la dame n'avait presque pas portée elle-même. C'étaient de bien bonnes nouvelles.

Le printemps suivant, par une belle journée, on frappa à la porte de la mère d'Ib. Jugez de la surprise générale ! Les visiteurs n'étaient autres que le passeur et Christine. Elle n'était venue que pour un jour et devait repartir le soir même. Un voiturier de l'hôtellerie avait amené des voyageurs à peu de distance de la maison du passeur. Christine avait obtenu l'autorisation de profiter de cette aubaine.

Elle était superbe dans son costume des dimanches. On eût dit une demoiselle riche, tant elle était jolie ; sa robe était magnifique, et elle lui allait à ravir. Le pauvre Ib, lui, n'avait que ses habits de travail, ceux qu'il mettait tous les jours. Il était si ému, si troublé, qu'il ne put prononcer une parole. Pourtant il lui prit la main et la retint dans les siennes. Ses yeux rayonnaient de bonheur ; mais ses lèvres restaient closes.

Il n'en était pas de même de Christine. Elle ne tarissait point de nouvelles. Elle avait tant d'histoires à raconter ! Et la première chose qu'elle fit, ce fut de faire sonner un bon gros baiser sur la joue d'Ib.

— On dirait que tu ne me reconnais plus ? s'écria-t-elle, le voyant tout timide, tout embarrassé.

Mais, même quand ils furent seuls, il demeura bouleversé, sans voix, tenant toujours Christine par la main, et baisant les yeux.

A la fin il balbutia :

— Tu es devenu une belle demoiselle, et moi je suis resté un pauvre paysan. Oh ! si tu savais combien j'ai pensé à toi et au temps où nous cueillions ensemble des myrtilles dans le bois !

Il lui donna le bras, et ils allèrent se promener sur la montée. Tous les souvenirs de leur enfance se réveillaient ici pour eux. Que de fois ils avaient contemplé ensemble, comme ils le faisaient maintenant, les détours et les coudes de la rivière, les frondaisons du bois, les collines verdoyantes !

Ib laissait parler Christine. Mais son silence, à lui, n'était point de l'indifférence. Plus Christine lui parlait du passé, plus il songeait à l'avenir, et en ce moment-là l'avenir lui apparaissait sous des couleurs si riantes qu'il ne pouvait en détacher ses pensées.

Il se disait que bientôt il aurait achevé son apprentissage, et qu'il pourrait épouser Christine, car ils étaient *fiancés*. Ne le leur avait-on pas répété cent fois !

— Nous serons heureux ! pensait-il.

L'heure approchait où la voiture qui avait amené Christine devait revenir avec les voyageurs. Les instants s'écoulaient rapidement. Christine ne pouvait à aucun prix manquer de parole à ses maîtres qui étaient aussi ses bienfaiteurs. Ib et le passeur la reconduisirent. Il faisait un beau clair de lune, et le ciel était tout semé d'étoiles d'or.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où ils devaient se quitter, Ib reprit la main de Christine ; et cette fois il ne put se décider à la laisser s'en aller. Il tremblait comme s'il avait eu la fièvre. Ses yeux étaient humides, et son doux visage s'assombrissait. D'une voix tremblante mais qui partait du fond du cœur, il balbutia :

— Je sais que tu es maintenant habitué au luxe ; mais quand tu seras ma femme et que tu viendras demeurer avec ma mère et avec moi, tu arrangeras la maison comme tu le voudras.

— Non, non, dit-elle avec un grand éclat de rire, comme tu le voudras, toi, Ib, car c'est le mari qui doit être le maître. Je sais bien que tu me rendras heu-

Hémorroïdes Soulagées et Guéries

L'Onguent de McGale pour les Hémorroïdes guérira les Hémorroïdes Cuisantes, Maqueuses et Saignantes. Facile à appliquer, d'un effet immédiat, il soulage sur le champ. 25 cts par boîte. Expédié à n'importe quelle adresse sur réception du prix.

The Wingate Chemical Co., Ltd.,
MONTREAL.